

Comptes rendus

Patrick Rotman, avec le concours de Jean Lacouture, *François Mitterrand. Le roman du pouvoir*, Paris, Universal, 2001, 245 min.

Ceux de ma génération, qui ont grandi sous les deux mandats présidentiels de Mitterrand, et qui ont eu vingt ans au moment de sa toute-puissance, en apprennent plus dans les deux premières parties des documentaires sur « Les Années d'apprentissage (1916-1958) » et « Le Conquérant (1958-1981) ». Né en 1916 d'un père vinaigrier, au « centre de la France » comme il aimait à le rappeler, Mitterrand monte à Paris, où il commence à se former son premier réseau, et où il est attiré par le mouvement des Croix de Feu. Une photo le montre à une manifestation de 1935 contre les « métèques ». Ses amis d'alors racontent sa passion pour celle qui deviendra Catherine Langeais à la télévision, élève au lycée Fénélon, à qui il fait passer cinq lettres par jour... C'est le seul moment du film où se dit quelque chose d'intime sur les années de formation de Mitterrand. Ce qui le révèle à lui-même, ce sont ses années comme prisonnier au Stalag, dont il tente de s'échapper deux fois. La troisième évasion sera la bonne, et sa cousine raconte comment elle l'a vu arriver dans le Jura, affamé et témoignant de cette expérience qui l'a transformé et l'a mis au contact d'hommes qui resteront ses amis pour la vie, et ont beaucoup compté dans sa formation politique aux idées de la gauche, comme Dayan. On a tout dit, depuis le livre de Pierre Péan, sur son passage à Vichy, dans le gouvernement du Maréchal Pétain, chargé des anciens prisonniers de guerre, puis sur son engagement dans la Résistance : tout juste décoré de la francisque, il s'envole pour Londres le 15 novembre 1943. Il épouse en 1944 Danielle Gouze, avec qui il aura trois fils dont le premier meurt en bas âge, épisode sur lequel le documentaire passe rapidement, sans aucun pathos, avec une sorte d'économie qui surprend presque aujourd'hui où l'intimité des hommes politiques est mise en scène dans des stratégies de communication. Ministre des Anciens combattants à trente ans, il sera huit fois ministre sous la Quatrième République, notamment à l'Intérieur et à la Justice, dans le gouvernement de Guy Mollet, dont il ne démissionnera pas, même au moment où il doit cautionner la répression en Algérie. Un de

ses proches rappelle que pour le futur président, un amateur, même talentueux ne vaudra jamais « un professionnel de la politique ». Partisan du non à la Constitution de la Cinquième République, il s'impose comme le principal adversaire du général de Gaulle, dont il dénonce « le coup d'État permanent ». Mis en cause dans le vrai-faux attentat de l'Observatoire, il traverse une période très difficile, ce qui ne l'empêche pas de mettre de Gaulle en ballottage à l'élection présidentielle de 1965 et de recueillir 45 % des voix au second tour. Il fait figure d'homme indispensable pour la gauche, dont il sera le rassembleur au congrès d'Épinay de 1971 : il devient premier secrétaire du Parti Socialiste, auquel il n'appartenait pas auparavant ! Coup de maître pour ce stratège qui va œuvrer à l'union de la gauche pendant dix ans. On le voit se faire serrer la main – il faudrait dire la pogne – par un grand militant socialiste à moustaches qui le tutoie et l'appelle par son prénom, et on comprend ce qu'a pu représenter cet homme aux yeux de ceux pour qui la gauche au pouvoir relevait plus des lendemains qui chantent que de la réalité politique. En 1972, il signe le Programme commun de gouvernement avec le PC puis les radicaux de gauche. Alors qu'on lui rappelle que Guy Mollet lui reprochait d'avoir davantage « parlé » le langage de la gauche, de la lutte des classes, du pouvoir du capital, que d'y avoir réellement cru, il fait remarquer, avec le sourire carnassier du vainqueur, qu'il ne l'a pas parlé si mal... Il se met à porter un chapeau et un long manteau si bien que la veuve de Blum dit en le voyant : « On dirait Léon ! » C'est pour ce genre de témoignages et de détails que le documentaire est particulièrement savoureux. Battu de peu en 1974 par Giscard d'Estaing qui lui a rappelé qu'il n'a pas « le monopole du cœur », et qui l'a présenté comme « l'homme du passé », il s'en prend à celui qu'il appelle « l'homme du passif » et remporte la victoire contre lui le 10 mai 1981, avec 52 % des voix.

C'est alors que commence le deuxième volet du documentaire, dont les titres parlent d'eux-mêmes et soulignent la dimension romanesque et balzacienne de ce destin : « Les illusions perdues (1981-1988) » et « Splendeur et misère du pouvoir (1988-1995) ». Ces images éclairent l'histoire des deux septennats de Mitterrand, mais l'effet intime se renverse : c'est toute une mémoire à la fois collective et individuelle qui renaît alors, et c'est notre histoire personnelle qui est éclairée par ces images d'archives que nous avons d'abord vues comme l'actualité au jour le jour, telle celle de Mitterrand prenant la main d'Helmut Kohl à Verdun, faisant l'histoire par des symboles très forts. La construction européenne est sans doute l'acquis le plus indéniable de son bilan. Mais on a oublié peut-être à quel point il a pu aussi aller à contre-courant de l'histoire et se tromper, comme lors de sa visite officielle en RDA, après novembre 1989, comme si la chute du Mur n'avait pas entraîné la mort de ce régime, à plus ou moins longue échéance. C'est la grande qualité de ce film, qui ne cultive pas la complaisance ni la fascination pour ce personnage pourtant fascinant que

fut Mitterrand, selon qui ce sont les hommes qui font l'histoire, et qui se heurta aux nécessités économiques qui lui imposèrent la « rigueur », dont il ne voulut jamais dire le nom, même aux pires heures de la désillusion. Le documentaire montre qu'il poussa la fidélité à ses amis jusqu'à une forme de compromission : à Hernu pendant l'affaire Greenpeace, à Bousquet, à Pelat, etc. C'était un homme secret et un homme du secret. À André Rousselet qui lui demandait quelle part de lui connaîtrait quelqu'un qui arriverait à rassembler toutes ses facettes, il répondait : « Trente pour cent ! » La dernière partie du film revient sur ces secrets, qui ont été rendus publics à la fin de sa vie : Mazarine, la fille adultérine dont l'existence est révélée aux Français en 1994, vingt ans après sa naissance ; le cancer, qu'il dissimule depuis le début de son premier mandat ; les écoutes de la cellule de l'Élysée... Sans céder au sensationnalisme, le documentaire éclaire l'homme public par ses dimensions intimes, sans l'y réduire. Ce film intelligent nous rappelle que les « années Mitterrand », quoi qu'on en pense, sont désormais aussi les nôtres.

Anne Coudreuse

Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité, Pléiade/CENEL, IUF

« L'art de l'intime », dossier coordonné par Sylvie Servoise, *Raison Publique*, n° 14, avril 2011, p. 267-392.

S'inscrivant dans la continuité de travaux récents sur la notion d'intime¹, le riche dossier présenté ici dans la rubrique « Littérature, arts et culture » est composé de huit articles et d'une introduction. Son originalité tient à la diversité des objets que les chercheurs issus de disciplines différentes (littérature, philosophie, esthétique, psychanalyse) se donnent et des espaces qu'ils arpentent pour interroger la notion d'intime à l'aune de la modernité esthétique et des pratiques d'écriture de soi dans la littérature contemporaine, mais aussi sur les réseaux numériques.

Si tous les articles partent peu ou prou du constat selon lequel l'intime ne se laisse pas aisément saisir et moins encore enfermer dans des catégories universelles, l'enjeu est dès lors d'en pointer quelques aspects pour mieux comprendre comment l'art peut exprimer l'intime. La plasticité de la notion d'intime interroge nos approches scientifiques, nos jugements esthétiques et poétiques comme le soulignent Nicolas Thély à propos de ce qu'il appelle la « web-intimité » – à savoir le mouvement de production et de diffusion de données personnelles sur les réseaux –, Gersende Camenen

1. Pour ne citer que celui-ci : *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n° 2009-4, « Pour une histoire de l'intime et de ses variations » (dir. A. Coudreuse et F. Simonet-Tenant).

à l'endroit de l'œuvre littéraire du romancier argentin Alan Pauls, ou encore Arnaud Genon lorsqu'il évoque le rapport entre la vie privée des écrivains d'autofiction Camille Laurens, Hervé Guibert et Serge Doubrovsky, leurs fractures biographiques et l'écriture qu'ils déploient dans leurs œuvres. Au fil du dossier se dégage ainsi l'idée que l'art de l'intime est avant tout un *art de la relation* qui s'instaure entre soi et soi-même mais aussi entre soi et des lecteurs (journal intime en ligne, autofiction, littérature), entre l'espace intérieur représenté et son spectateur (peinture), entre l'histoire individuelle et l'histoire collective enfin dans le cas des romans d'Alan Pauls qui lient intrinsèquement l'intime et le politique. Chez Fernando Pessoa, Marcel Proust et Virginia Woolf, comme le montre Sandra Cheilan, l'écriture de l'intime advient de plus dans l'espace à la fois clos et ouvert du moyen de transport (tram et voiture), entre repli du héros sur soi et circulation, entre relation à soi et relation au monde. Du reste, le moyen de transport qui autorise le recentrage vers l'espace du dedans au sein même d'un mouvement de circulation et d'ouverture au monde ne peut-il pas constituer une métaphore des formes actuelles de présence de l'intime sur les médias numériques ?

Là réside également le paradoxe fondamental de l'intime qui, pour être parfois partagé, n'en perd pas pour autant sa nature. Anaïs Aupeix rappelle en effet que l'imaginaire collectif a trop souvent associé l'intime au secret, alors que son étymologie renvoie à la profondeur de l'être. Plus encore, l'auteur souligne, tout comme Alice Tuerlinckx, que l'intime n'exclut pas la destination², que le partage ne *défait* pas l'intime. L'on rejoint ainsi les problématiques esquissées finement par Vanina Mozziconacci dans l'article consacré à l'intimisme en peinture qui ouvre le dossier. Parmi les points communs qui émergent de toiles « intimistes » d'un Bonnard, d'un Chardin, d'un Vermeer, d'un Vuillard, l'auteur relève un « mélange de proximité et d'étrangeté, de trouble et de familiarité ». Des « effets de dissimulation ambigus », des flous dans le tracé, des jeux de reflets et des renversements entre intérieur et extérieur composent l'esthétique d'œuvres picturales consacrées à des scènes domestiques. À propos de *La Dentellière* de Vermeer, V. Mozziconacci écrit : « Nous regardons la même chose, mais son regard à elle se dérobe. Nous sommes invités à participer, mais nous ne pouvons pas partager » (p. 284). La peinture permet d'exprimer un des enjeux de l'intime, qui se donne sans se partager complètement, qui est destiné tout en se dérochant. Tension intrinsèque d'une notion qui, par-delà le paradoxe, tient ensemble les contraires.

2. Voir aussi Oriane Deseilligny, « Le blog intime au croisement des genres de l'écriture de soi », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n° 2010-2, « Les blogs : écritures d'un nouveau genre ? », p. 73-82 ; « L'intime sous le regard de l'autre, une éthique ancienne », *L'intime et le politique dans la littérature et les arts contemporains*, n° 8, « Le texte étranger », 2010, [En ligne], <http://www2.univ-paris8.fr/dela/etranger/etranger8b.html>.

Dès lors on comprend mieux le trouble du lecteur du journal intime (« le lecteur qui n'est pas destinataire se veut lecteur *parce qu'il n'est pas destinataire* », écrit Alice Tuerlinckx p. 348), et l'inconfort théorique et scientifique du chercheur scrutant les pratiques actuelles, qui exacerbent les traits et les tensions. Les chercheurs avouent tout autant leur fascination que leur rejet *a priori* esthétique et idéologique pour ces formes d'engagement et de présentation de l'intime de soi sur le Web. Ophélie Hernandez dénonce par exemple l'asservissement à la société du spectacle et l'addiction au regard de l'autre qui porte les usages du Web, responsables selon elle d'une dépossession de soi. Nicolas Thély clôt son article en évoquant une « sensibilité régnante qui s'accomplit dans une imagerie dominante et sans qualité » (p. 376). Ces auteurs adoptent un point de vue teinté de déterminisme, oubliant parfois la variabilité historique de la notion d'intime et négligeant de penser les logiques toujours complexes de l'usage de la technique¹. Du reste, c'est dans le rapport de l'intime contemporain au support qu'apparaît un certain manque du dossier, par ailleurs très riche : peut-on réellement imputer aux dispositifs techniques les recompositions modernes de l'intime ? Mais l'on sait que l'art et la technique n'en sont pas à leurs premières empoignades...

Oriane Deseilligny

IUT de Villetaneuse, GRIPIC (Celsa, Université Paris-Sorbonne)

La « conférence gesticulée » comme théâtre politique et expérience personnelle : militantisme et travail de l'intime.

La « conférence gesticulée » est une forme d'action indissociablement liée à l'initiateur de ce à quoi la formulation renvoie : Franck Lepage. Ancien directeur des programmes à la Fédération française des Maisons des jeunes et de la culture, celui-ci expérimente, à partir de 2004, la possibilité de mettre en scène sa propre expérience professionnelle dans une perspective critique. En 2007, Franck Lepage cofonde la société coopérative et participative (Scop) Le Pavé², qui œuvre dans le domaine de l'éducation populaire en proposant des formations à divers types d'actions (animation de débats dans l'espace public, atelier de désintoxication du langage, etc.). Le Pavé, dont le siège est en Ille-et-Vilaine, a ensuite fait des émules à Tours (L'Engrenage³), plus modestement à Toulouse (Le Vent debout) et

1. Jacques Perriault, *La Logique de l'usage : essai sur les machines à communiquer*, Paris, L'Harmattan, 2008.

2. Site web du Pavé : <http://www.scoplepave.org>.

3. Site web de L'Engrenage : <http://lengrenage.blogspot.com>.

à Grenoble (L'Orage), et à l'échelle nationale sous la forme du réseau de l'« Université gesticulante⁴ », qui regroupe divers « gesticulants ».

L'expression « conférence gesticulée » elle-même intrigue. Elle évoque – peut-être à l'excès – l'idée d'une performance théâtrale agitée ou d'une pousse clownesque. En réalité, elle désigne avant tout un genre qui s'appuie sur la convention spectaculaire et dont les contraintes restent ouvertes à diverses adaptations. Selon les termes mêmes du Pavé, une conférence gesticulée se définit « comme la rencontre entre des savoirs chauds et des savoirs froids », rencontre qui « ne donne pas un savoir tiède » mais « un orage ». L'orateur « gesticulant » mêle, sous la forme d'une prise de parole jouée devant un public, quatre types de contenus : un « récit personnel » nourri d'« anecdotes autobiographiques », un « commentaire politique analysé du problème en question », des « apports extérieurs universitaires sur la question », et une « dimension historique » permettant de comprendre la généalogie de la situation⁵. La conférence gesticulée consiste en un « spectacle » pris en charge par une personne sur la base d'une expérience (professionnelle, politique, associative...) que cette personne a commencé à analyser, et qu'elle désire partager et transmettre. La mise en place d'une conférence gesticulée suppose un travail d'écriture (texte, documentation, etc.) et de réflexion sur les moyens scéniques de la transmission (refaire vivre des personnages, occuper l'espace, utiliser des accessoires, etc.). À l'issue de la conférence gesticulée, un échange est engagé entre le « gesticulant » et le public.

Si chaque conférence gesticulée résulte de la volonté d'un individu d'en assurer la création, une certaine organisation collective offre des occasions d'accompagner le futur gesticulant. Initialement, en 2010, l'équipe du Pavé a proposé à Paris une résidence d'écriture au cours de laquelle les participants ont pu « mettre en œuvre leur propre conférence gesticulée à partir de leur expérience humaine et professionnelle, et des savoirs politiques qu'ils en ont retirés, utiles pour l'action collective⁶ ». L'équipe tourangelle de L'Engrenage et l'« Université gesticulante » ont ensuite entrepris de se constituer à leur tour en appui aux initiatives de celles et ceux qui souhaiteraient à leur tour se lancer dans une telle démarche. À ce jour, les conférences gesticulées effectivement mises en œuvre ont relevé notamment de thématiques liées à l'éducation (professeur des écoles, assistant de vie scolaire, etc.), au travail médico-social (intervenant en toxicomanie, conseiller en insertion sociale et professionnelle, etc.), aux modalités de l'action politique (militantisme partisan, engagement associatif, lobbying, plaidoyer, etc.), ou encore aux finalités et conditions du travail en entreprise (management, fonction ressources humaines, secteur de la publicité et de la communication, etc.).

4. Site web de l'Université gesticulante : <http://unigesticulante.ouvaton.org/spip>.

5. Site web du Pavé : <http://www.scoplepave.org/patience%20conference.php>.

6. Document public du Théâtre du Grand Parquet (Paris), présentation de la résidence d'écriture du printemps 2010.

Comme on le voit, les domaines d'expérience privilégiés par les porteurs de conférence gesticulée sont proches de ceux qui ont surgi, ces dernières années, dans d'autres lieux de la prise de parole engagée, tels que l'Appel des appels lancé en 2008 par des professionnels du soin, du travail social, de l'éducation, de la justice, de l'information et de la culture.

Néanmoins les conférences gesticulées ne sont ni des « appels », ni des « manifestes », ni des « tribunes » : elles relèvent d'un répertoire d'action spécifique. Par les formes qu'elles empruntent, elles ne doivent pas être dissociées du vaste champ de l'éducation populaire et du théâtre politique dont elles peuvent être appréhendées comme l'un des multiples formats : les conférences gesticulées s'intègrent en ce sens dans diverses expressions qui croisent le théâtre interactif, le théâtre forum, le théâtre-action, le théâtre d'intervention, le théâtre de l'opprimé, le théâtre de rue, et plus globalement le théâtre militant. Dans ce vaste champ, les conférences gesticulées se singularisent par la façon dont elles articulent « intime » et « politique ».

Une conférence gesticulée n'est pas le fait d'un artiste, ni d'un quelconque tiers qui se poserait en traducteur ou en passeur de message. Elle est voulue, portée et présentée par un individu : la conférence gesticulée trouve sa maturation dans l'intime, surgit d'une expérience, sollicite le récit de soi, se nourrit de choses vécues. À cet égard, chacun met en place « sa » conférence : celle qui cristallise un témoignage. Car si la conférence gesticulée s'appuie sur du vécu, ce n'est pas uniquement dans le but de « faire vrai » en usant du pouvoir authentifiant de l'anecdote, mais c'est avant tout parce qu'elle émane d'un besoin de témoigner d'un ressenti que le gesticulant a pu analyser. La conjonction des « savoirs chauds » (savoirs d'expérience, empiriques, profanes, etc.) et des « savoirs froids » (savoirs professionnels, académiques, experts, etc.) doit permettre la mise en perspective raisonnée des émotions politiques et morales éprouvées par le gesticulant : colère, indignation, incompréhension, interrogations, incertitudes, conflits de loyauté, frustration, désenchantement, compassion, empathie... La conférence gesticulée n'est concevable que puisée dans l'intime. Mais celui-ci, à son tour, n'est recevable par autrui, et politiquement mobilisable, qu'analysé et historicisé : « On s'aperçoit que l'intime est partageable⁷ », conclut *Le Pavé*. La mise en scène documentée de soi-même apparaît comme un mode d'action efficace de la conscientisation politique et comme vecteur de transformation sociale.

La conférence gesticulée ne prétend aucunement être une thérapie de groupe, ni même simplement un outil de « travail sur soi ». Elle n'a pas, du moins explicitement, vocation à contribuer à un « travail de l'intime ». Pourtant, force est de constater que, pour nombre de gesticulants, une telle initiative constitue un point sur une trajectoire caractérisée par la remise en cause, la prise de recul, la réflexivité, la distanciation à l'égard de ses

7. <http://www.scoplepave.org/patience%20conference.php>.

propres croyances et engagements. Dans sa conférence, Cyrielle den Hartigh s'interroge sur l'influence réelle que peut avoir une activité de plaidoyer sur les politiques publiques sanitaires et environnementales. Elle est encore salariée des Amis de la Terre lorsqu'elle monte sa conférence gesticulée au printemps 2010, mais elle a quitté ses fonctions à l'été 2011 : la conférence gesticulée est intervenue comme facteur, parmi d'autres, de transformation de soi. Pour Virginie Dupressoir, la conférence gesticulée relate une expérience ancienne, mais qui a marqué un changement de vie : c'est prenant conscience de sa participation à des fonctionnements pervers dans le cadre de plans sociaux que Virginie Dupressoir a abandonné sa carrière dans les ressources humaines pour monter une compagnie de théâtre, au milieu des années 1990. Pour Pauline Christophe, la conférence gesticulée intervient dans une période d'indétermination, à un moment de l'existence qui est comme suspendu. Après avoir exercé pendant cinq ans comme maîtresse d'école, expérimentant sa vocation et les limites de son exercice, Pauline Christophe est en disponibilité au moment où elle crée sa conférence gesticulée. Elle s'interroge sur l'avenir : retourner à l'école malgré la difficulté à s'y accomplir dans le contexte de réformes désastreuses, en sortir définitivement pour d'autres horizons, ou y revenir sous d'autres formes ? Ainsi, un type d'action visant à la transformation sociale opère aussi, sur ceux qui la mettent en œuvre, une conscientisation qui participe à un « déplacement de soi ».

Alice Krieg-Planque

Université Paris-Est Créteil, Céditec (EA 3119)

Hélène Hoppenot, *Journal 1918-1933*, édition annotée, établie et préfacée par Marie-France Mousli, Paris, Éditions Claire Paulhan, 2012, 639 pages.

C'est encore un petit bijou que nous livrent les éditions Claire Paulhan avec la première édition du *Journal 1918-1933* d'Hélène Hoppenot. Cette parution était attendue depuis longtemps par ceux qui avaient pu lire des extraits du texte, déposé du vivant de son auteur à la Bibliothèque Jacques-Doucet ; elle saura passionner tous ceux qu'intéressent les journaux personnels, mais aussi la vie littéraire de la première moitié du xx^e siècle, l'histoire mondiale de l'entre-deux-guerres et les récits de voyage. Ces six cents pages, dont Marie-France Mousli offre une édition scrupuleuse, sont enrichies de nombreuses photographies, de documents, de cartes, de citations croisées de journaux d'Henri Hoppenot et de Claudel ainsi que d'un index, qui ajoutent à leur valeur documentaire intrinsèque déjà grande. Voici le récit d'une expérience de vie peu commune, puisque durant ces quinze années, les Hoppenot connaîtront huit affectations diplomatiques

sur deux continents, à une période où l'échiquier politique, partout instable, laisse déjà lire les prémices de la catastrophe à venir. Si la matière du journal est passionnante, le style ne l'est pas moins : bien qu'Hélène Hoppenot ait déploré son absence de qualité littéraire (« des notes écrites au courant de la plume, [...] à la va-comme-je-te-pousse »), on est séduit par son écriture vivace, alerte, précise comme un instantané photographique.

Une jeune femme pas comme les autres

Hélène Delacour naît en 1894 dans la famille d'un militaire, ce qui lui vaut de connaître une enfance itinérante. Peu tentée par le mariage, bonne pianiste, elle se destine à une carrière de musicienne – elle se produira d'ailleurs, en qualité de chanteuse, dans quelques récitals parisiens. Sa rencontre en 1915 avec Henri Hoppenot, un jeune homme réformé pour handicap qui vient d'entrer au Quai d'Orsay, bouleverse ses projets. Certes, le métier d'épouse de diplomate, car c'est bien une profession à part entière, ennuie Hélène par son côté mondain. Mais il lui offre la possibilité d'assouvir une passion des voyages (« Départ ! Voyage ! Deux mots aimés. ») poussée chez elle à son paroxysme : « Comme j'aimerais faire craquer cette planète trop étroite, sauter sur l'un de ses morceaux et partir à la découverte de l'univers ! », écrit-elle en 1927. Les Hoppenot, on le devine, sont un couple peu conformiste : ils se sont mariés civilement et Hélène est résolument athée. La diariste a toujours une moquerie en réserve pour les ecclésiastiques, tels cet ancien prêtre et cette ancienne religieuse, qui se sont, dit-elle, « consolés ensemble des déboires de la religion » ; d'un père jésuite ambitieux, elle note, ironique, qu'il « ne perd pas son temps à évoquer le seigneur ». L'athée est aussi féministe : à Téhéran, le confinement réservé aux femmes la navre. On trouve de nombreuses piques, sous sa plume, contre le *tchadour* et la domination masculine : « En Asie, plus que partout ailleurs, l'homme a conçu la religion, la loi, selon son bon plaisir, la femme étant son jouet et son esclave : ici, il joue au naturel le rôle de dominateur, pour lequel il se croit créé. » Hélène Hoppenot demeure cependant confiante en l'évolution de la condition féminine, qu'elle dépeint en des termes visionnaires pour l'époque : « Un jour, [les femmes] feront leurs lois, deviendront libres de procréer ou sans crainte de l'affreux scandale d'avorter : ce sera leur âge d'or » (2 mars 1923). Elle-même, qui bourlingue dans des contrées instables, travaille aux côtés de son mari, fréquente les milieux littéraires parisiens lors de ses passages en France, fait de longues promenades à cheval avec ses chiens et deviendra une remarquable photographe de l'Asie, est l'archétype d'une femme que l'on dirait aujourd'hui « libérée ».

Un journal personnel

Le journal d'Hélène Hoppenot est plus personnel qu'intime. La diariste, durant les trois premières années, n'y évoque jamais ses états d'âme, et

ne décrit que rarement ses relations avec son mari. On devine toutefois qu'elle est liée par une affection profonde (et réciproque) à celui qu'elle ne désigne jamais autrement que par son initiale, « H. » Claudel, frappé par leur complicité, les surnomme d'ailleurs le « *casal* », le « couple » en portugais. Les indications qu'Hélène donne sur leur vie quotidienne montrent deux êtres en harmonie, unis par leurs passions communes : la curiosité intellectuelle, les voyages, le goût de la découverte, la collection d'objets d'art, l'amour de la peinture (ils aiment Juan Gris), la photo. Le peu de goût d'Hélène pour l'introspection va de pair avec un sens de l'humour aigu, une résistance physique aux aléas des voyages – à l'époque, se rendre à Téhéran en plein hiver n'est pas une mince affaire –, un réel courage (elle refuse de quitter son mari devant la menace de l'arrivée de l'armée russe) et une bonne dose de pragmatisme.

Toutefois, la femme a des blessures secrètes : une mère et des beaux-parents qu'elle n'aime pas, et surtout une maternité douloureusement vécue. Elle tombe enceinte en 1922, cinq ans après son mariage et l'accepte mal : « Je n'ai que le sentiment du désastre », écrit-elle le 4 janvier 1923. Il est rare d'entendre une femme avouer, comme elle le fait, à quel point une grossesse non désirée peut être perçue comme une catastrophe. Hélène ne se sent pas le moindre instinct maternel, est constamment malade et regrette déjà sa liberté perdue : quinze jours avant la naissance de sa petite fille, elle note : « voici qu'un intrus va venir, plus pressant chaque jour, affirmant sa vie en tourmentant la mienne... Drame qui me révolte ». La grossesse sera physiquement pénible, au point que la jeune femme, qui se trouve laide et morose, utilisera son journal pour s'exhorter à se reprendre. L'accouchement dure trente-quatre heures, et il est manifestement suivi d'une sévère dépression, qui laissera un souvenir de cauchemar. Peut-être est-ce pour cette raison que la petite fille des Hoppenot sera fort peu mentionnée dans le journal, même si l'affection fait son chemin avec le temps : cinq ans plus tard, en 1928, à Damas, Hélène note : « je désire que Violaine, sans s'en apercevoir, prenne l'habitude d'aimer autant les fleurs que les animaux ».

Si l'on excepte l'aveu de cette détresse, unique épisode mélancolique dans le journal, l'intériorité se dit surtout dans l'enthousiasme et les accents lyriques, qui surgissent lorsque la diariste évoque pays et paysages. Du Brésil, elle célèbre la « beauté lourde, ténébreuse, impénétrable » ; de la Méditerranée, « la couleur de pêche mûre de la lumière », du Liban, les « cyclamens vanillés, multicolores » et les « anémones blanches, larges, somptueuses » qui réjouissent son œil d'observatrice.

Un regard critique

Si le journal d'Hélène Hoppenot se révèle aussi intéressant, c'est justement parce qu'il témoigne, dans l'espace privé de l'écriture diaristique, d'une vision passionnée, engagée... mais aussi critique, des pays traversés. L'éditrice évoque – dans un souci de précaution tout contemporain –

l'absence de « politiquement correct » dans ces pages... on ne peut que s'en féliciter ! Bien sûr, Hélène Hoppenot partage quelques-uns des préjugés de son temps, et il lui arrive d'avoir la dent dure avec certains peuples qu'elle n'aime pas. Au Chili, où elle souffre de dépression (elle y fonde avec de jeunes francophiles le « Club du Cafard »), elle prend les habitants en grippe et parle du « dédain qu'[elle] éprouve pour ces Sud-Américains ignorants, inéduqués, stupides » auxquels elle préfère... son chien. Elle moque les marchands d'art juifs et persans qui tentent de l'appâter, ou encore philosophe sur l'honnêteté toute relative de son personnel de maison à Téhéran. Et surtout, elle nourrit de lourdes préventions contre les Allemands : « Malgré toute ma volonté d'oublier une guerre atroce, pour essayer de comprendre les Allemands et peut-être de les aimer [...], mon instinct me crie que toute amitié, entre nous, est impossible » (9 octobre 1926). Mais on ne saurait soupçonner de racisme cette femme intelligente, qui noue des amitiés avec les autochtones dans tous les pays et tente toujours d'en comprendre la culture. Elle aime les Brésiliens « que leur sang noir ou indien rend si sympathiques » et s'amuse d'une relation amicale matoise entretenue avec un marchand persan. Toute femme de diplomate soit-elle, elle laisse échapper son exaspération contre le prosélytisme (« *Pourquoi voulez-vous assimiler [les Orientaux] ?*, dis-je, à bout de patience. *Ne peut-on pas laisser ces peuples tranquilles, eux, et leurs traditions ?* ») et les certitudes colonialistes la laissent sceptique. L'injustice et l'arrogance de classe lui déplaisent ; en Perse, elle se refuse à battre ses domestiques comme c'est l'usage, renvoie ses gardes cosaques trop brutaux, et ne manifeste guère d'indulgence pour les consuls et les ministres qui humilient leurs subordonnés.

Mais surtout, Hélène seconde son mari dans ses nombreuses obligations diplomatiques, ce qui lui donne l'occasion de dresser des portraits piquants et lucides des microcosmes d'expatriés qu'elle côtoie. Celle qui deviendra en Asie une excellente photographe possède un véritable talent de caricaturiste, l'art de débusquer le trait saillant, d'épingler les petits ridicules dans les cercles où elle gravite. Ses portraits de Claudel, ministre plénipotentiaire au Brésil (Henri Hoppenot y sera son secrétaire d'ambassade) sont désopilants : elle le trouve caractériel, autoritaire... et fantasque, ce dernier trait rachatant pour elle tous les autres. Voici ce que donne, sous sa plume (caustique), la description d'une expédition pédestre de deux jours : « leur capacité de sommeil fait rugir Claudel qui ne peut admettre que les autres se reposent dès qu'il est, lui, réveillé. Sa vie au Brésil est si chaste qu'il semble avoir oublié que les autres peuvent goûter les divertissements de la nuit et en ressentir quelque fatigue le matin » (27 juillet 1918). Elle se moque de la femme de l'ambassadeur de France en Allemagne, qu'elle soupçonne de « dormir avec des bigoudis », de celle de l'ambassadeur d'Angleterre, avec son « visage de jument anémique », d'un prince persan qui « ressemble à un scarabée tombé sur le dos ». En même temps, celle que l'on pourrait comparer, en termes de verve stylistique, à une Mme de Sévigné dépeignant

le corps diplomatique, est aussi pleine d'indulgence et de bonté, quand elle évoque Supervielle (homme « doux, gauche et mélancolique »), son amie Satie (« son humour, sa drôlerie, son regard pétillant de malice »), les Milhaud qu'elle adore ou un jeune professeur de français avec qui son époux et elle font la paix suite à un petit différend littéraire : « Il eût été dommage, écrit Hélène, de contrister cet homme probe et sincère ».

Celle qui se disait « fascinée par l'expérience nouvelle, l'instabilité des jours, les rencontres imprévues et les imprévisibles » a su en livrer, dans ce journal qu'elle a tenu toute sa vie, jusqu'aux années 1980, la quintessence : une relation pertinente, analytique, drôle et vivante, servie par une plume pleine de finesse et de dynamisme. Même s'il ne lui ressemble en rien, le journal d'Hélène Hoppenot présente un point commun avec celui de Catherine Pozzi : il se dévore comme un roman.

Hélène Gestern

Collectif, *Ils se sont tant aimés : f(r)ictions politiques*, Paris, La Cause des Livres, 2012, 156 pages.

Le 19 juillet 2011, je lançais sur notre site web www.lacausedeslivres.com un appel :

Appel du 19 juillet : textes littéraires wanted. Nous attendons vos textes de fiction et d'autofiction autour de la politique, du pouvoir...

L'actualité politique est riche et reflète l'âme humaine. À La Cause des Livres, nous aimons la politique et la littérature. D'où l'idée de lier les deux, pour une création originale. Nous allons publier début 2012 un recueil composé de textes courts que vous aurez écrits autour de la politique : autour de l'envie du pouvoir, des alliances, des discours, de la séduction, des rivalités, etc. (par exemple, une histoire d'enfants qui auraient des parents qui voudraient tous les 2 devenir présidents de la République!).

Ni pamphlet, ni thèse de sciences politiques, nous nous attacherons au scénario, à la psychologie des personnages, à l'écriture. Nous attendons vos autofictions et fictions politiques. Titre général du recueil : *Ils se sont tant aimés*. Longueur de votre texte : maximum 100 000 signes. Pas de minimum. Pour quand ? Le 20 octobre 2011 au plus tard...

Éditrice et citoyenne, j'ai eu le désir, durant l'automne 2011 de participer à l'effervescence politique qui régnait en France. Mes goûts personnels penchaient plutôt vers la littérature autobiographique. Comme l'a écrit Helen Epstein¹, « tandis qu'une partie de moi lisait pour me perdre, une autre lisait pour apprendre comment vivent les autres ».

1. Helen Epstein, *Écrire la vie*, Paris, La Cause des Livres, 2009.

Mais parfois, la réalité dépasse la fiction. Fiction et réalité dans la littérature, voici un axe qui intéresse les lecteurs d'autobiographie. Vaste sujet...

L'un des déclencheurs de cet appel fut la déclaration d'intention de François Hollande de se présenter à l'élection présidentielle de mai 2012. Son ex-compagne, Ségolène Royal, était aussi candidate à la présidence, pour la seconde fois. J'ai pensé à leurs enfants, enfants dont les deux parents briguaient la fonction suprême, ce qui était, je crois, une situation inédite. Cette phrase m'est alors venue : « Ils se sont tant aimés... ». Puis : « Que ferais-je si mes deux parents voulaient devenir président de la République ? » Là, le désir de fiction s'est fait sentir... Cette situation m'a paru très romanesque. J'ai proposé le sujet à quelques écrivains et bizarrement, cela ne les a pas intéressés. M'est alors venue – dans la nuit du 18 au 19 juillet précisément – l'idée de lancer par notre site un appel à fictions politiques. Ce fut très étrange, inédit, cette idée s'est véritablement imposée dans un rêve éveillé. Le lendemain, je lançais cet appel dans notre newsletter sur Internet. Je me sentais juste dans mon rôle d'éditrice, de citoyenne qui offre à d'autres citoyens la possibilité d'écrire et d'être édités dans un recueil collectif.

Je suggérais donc « enfants de », mais sans fermer la porte à d'autres sujets. Je suggérais un titre. Deux axes me guidaient : d'une part, je ne voulais ni pamphlets, ni thèses, ni cynisme, ni dérision. Je voulais qu'il y ait à la fois de la littérature et de la citoyenneté, des histoires d'humains. La politique est quelque chose de précieux, les mots « démocratie » et « liberté » sont deux mots importants dans ma vie personnelle. Dans ma famille, la politique comptait. L'engagement, l'intérêt pour l'autre, le service public – mes parents étaient médecins – étaient des valeurs premières. D'autre part, je voulais qu'on nous raconte des *histoires*. Si on lit, si on écoute, si on s'intéresse à la politique, la réalité dépasse la fiction. Il ne restait qu'à attendre que les textes arrivent. J'avoue que je ne savais pas du tout si cette aventure éditoriale aboutirait.

Cet appel a été relayé puisque nous ne connaissions pas la majorité des auteurs des textes reçus. Nous avons reçu une centaine de textes en quatre mois. Nous avons lu tous les textes, le comité de lecture s'est réuni plusieurs fois. Nous avons des délais très courts puisque je souhaitais que le livre paraisse au cours du premier trimestre 2012, avant l'élection présidentielle. Au final, onze textes ont été retenus.

Nous avons perçu un grand besoin de fiction, et ce qui m'a frappée en lisant ces textes, c'est que la politique est une véritable comédie humaine au sens balzacien du terme. Les ressorts qui mènent les gens à aimer le pouvoir, à militer, à se révolter, à se souvenir, sont très intimes. On le sent dans une nouvelle comme *L'apprentissage* : un homme décide de devenir maire, il se bat comme un fou pour l'être, il le devient, puis un événement inattendu fait sombrer son désir.

Les onze nouvelles sont très variées, tant sur la forme que sur le fond et il y en a pour tous les goûts. Les liens entre les gens sont vraiment interrogés. Qu'est ce qui nous lie, qu'est-ce qui nous fait courir? Finalement aucune ne parle des enfants de présidents potentiels. Trois parlent des sans-papiers, de façons très différentes.

Pour ma part, je suis heureuse d'avoir mené à bien cette aventure éditoriale. Onze univers sont réunis dans ce livre collectif, pour une promenade dans l'air du temps.

Martine Lévy